
REVUE INTERNATIONALE

de la Croix-Rouge

Suzanne FERRIÈRE,

*Déléguée du Comité international de la Croix-Rouge,
Secrétaire générale de l'Union internationale de secours
aux enfants.*

Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud.

Il est difficile de réaliser, quand on quitte l'Europe, ce qu'est le Nouveau Monde, cette effervescence de vie, d'idées généreuses, de superbes programmes d'action ; ce que sont ces esprits qui s'ouvrent au progrès avec une ardeur qui pourrait en remonter à notre vieux continent. Venant de parcourir pendant près d'un an l'Amérique du Sud, je vais essayer de choisir parmi mes souvenirs ceux qui se rapportent particulièrement aux Croix-Rouges. Je reviendrai une autre fois, avec plus de détails techniques, sur les œuvres de protection à l'enfance, car c'est surtout celles-là que j'étais venue visiter et elles méritent un compte rendu complet et détaillé. Dans chaque pays que je parcourus, j'eus l'occasion d'en connaître plusieurs et d'entrer en contact avec leurs dirigeants, mais comme j'ai l'intention d'y revenir, que ceux-ci me pardonnent de passer pour l'instant sous silence cet ordre d'activité pour rester dans les limites d'un simple récit de voyage.

Ma visite aux Croix-Rouges débuta par le Brésil ; cependant, à la conférence de Buenos-Aires, j'eus le privilège de prendre contact avec l'ensemble des Croix-Rouges américaines. Mais je ne puis parler ici — cela m'entraînerait trop loin — du sérieux et utile travail qui fut fait pendant cette conférence, et qui me laissa émerveillée du nombre de problèmes qui préoccupent ces Croix-Rouges. Et encore, ne fut-il guère question que de pro-

Suzanne Ferrière.

blèmes d'hygiène. J'eus le plaisir, à Buenos-Aires, avec les autres délégués à la conférence, d'apprendre à connaître l'école d'infirmières de la Croix-Rouge argentine, créée par M^{me} Guillermina O. Cesar de Wilde, ancienne présidente du Comité central des dames de la Croix-Rouge, et dirigée en ce moment, avec beaucoup de compétence, par M^{lle} Hélène Moutier, présidente actuelle du comité central des dames de la Croix-Rouge. Je tiens à mentionner également que j'ai été très sensible à l'honneur que m'a fait la Croix-Rouge en me conférant, ainsi qu'au D^r Andreae, principal délégué du Comité international à la Conférence, le titre de membre honoraire de la Croix-Rouge argentine.

Au Brésil, j'arrivai au milieu de décembre, par la forte chaleur. L'entrée de la baie de Rio est un souvenir inoubliable, avec son « pain de sucre » et ses rochers abrupts, couverts d'une végétation épaisse, émergeant de la mer bleue. Des quais innombrables, — il y en a 24 kilomètres, si je ne me trompe —, serpentent entre la mer et la montagne, suivant les contours imprévus d'une grande baie que surplombent à chaque détour des rochers hauts de quelques centaines de mètres, des montagnes sauvages et boisées amenant la forêt vierge jusqu'au centre même de la ville. Bien que le moment de ma visite fût mal choisi, — au début des vacances d'été qui coïncident avec les fêtes de Noël—, la Croix-Rouge me reçut fort aimablement. Son président, le général D^r A. Ferreira do Amaral, président de la Croix-Rouge brésilienne, tint à me faire visiter lui-même la future maison de la Croix-Rouge ; et j'admirai la dextérité avec laquelle il grimpait sur les échafaudages où j'avais besoin de tout mon sang-froid pour le suivre. Cette maison de la Croix-Rouge sera un véritable palais qui contiendra non seulement les bureaux de la Croix-Rouge mais de grandes salles d'hôpital ; et elle offrira à la Croix-Rouge brésilienne tout l'espace voulu pour réaliser son vaste programme dans le domaine de l'assistance publique, qu'elle a déjà d'ailleurs commencé à exécuter en ce qui touche les accidents et la lutte antivénéérienne, si importante au Brésil.

Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud.

La Croix-Rouge continue également à former des infirmières, et c'est dans l'amphithéâtre où se donne les cours que j'eus, le lendemain de mon arrivée, à exposer le but de ma mission, par une chaleur de plus de 35°, quoique ce fut 9 h. du soir ; et j'étais vraiment touchée que des membres de la Croix-Rouge aient trouvé assez d'intérêt à ce que j'avais à leur dire, pour venir m'entendre par une telle chaleur. Cette salle reste gravée dans ma mémoire, et je vois encore devant moi, au-dessus des bancs de bois de cette bâtisse provisoire, l'écusson de la Croix-Rouge brésilienne orné de la devise *in pace et in bello caritas*. C'est en effet le programme de paix qui est celui qui préoccupe avant tout la Croix-Rouge brésilienne, comme d'ailleurs toutes les Croix-Rouges que j'ai visitées en Amérique, et, dans le programme de temps de paix, l'essor donné par la conférence de Buenos-Aires contribua à mettre les questions d'hygiène au premier plan.

J'ai été très bien reçue également par le Dr Estellita Lins et par M. Carlos Eugenio Guimaraes, et je garde un souvenir féérique de promenades, le soir, en auto, le long des innombrables quais de Rio, avec leur collier de lumières électriques ; quais admirablement tenus, avec une voie différente dans les deux sens, pour les autos, les trams et les piétons, et bordés de fleurs, de palmiers et de palais qui vous transportent dans le royaume des contes des mille et une nuits. Du Corcovado, rocher à pic, haut de 700 mètres, à la pointe duquel un funiculaire vous conduit, du « pain de sucre » que l'on ne peut atteindre que par chemin de fer aérien, le spectacle de la nuit qui tombe sur Rio et des lumières qui s'allument sur les quais et les collines est inoubliable.

J'ai voulu avant de partir, aller jusqu'à Sao Paulo, où j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de la Croix-Rouge de cette ville, un comité de dames, installé dans un bel immeuble qui lui appartient, et dont les revenus servent à maintenir un hôpital d'enfants ; je n'ai malheureusement pas pu visiter ce dernier, car il est situé hors de ville et les chemins étaient impraticables le jour de ma visite. Sao Paulo est également une grande

Suzanne Ferrière.

et belle ville, industrielle, vivante et progressive, qui a une vie très distincte de celle de Rio.

Ce fut pour moi un vif regret de quitter le Brésil, ce pays fantastique et séduisant, où je m'étais à l'avance naïvement imaginée que je pourrais, si je disposais de quelques jours, faire une excursion dans l'intérieur, voire sur l'Amazone, et connaître un peu les territoires immenses et sauvages où vivent encore des peuplades inconnues qui font de temps à autre irruption dans le monde civilisé.

De retour à Buenos-Aires, après une traversée de 5 jours, j'arrivai, le 15 janvier, en plein été, pour trouver la Croix-Rouge dispersée ; évidemment elle avait le droit de prendre des vacances, après le gros effort de la conférence de Buenos-Aires. J'ai cependant eu le plaisir de voir deux ou trois fois son président, le Dr Joaquin Lambias, homme charmant, fervent admirateur de la Croix-Rouge, qui me disait combien il regrettait les difficultés survenues dans l'organisation de la Croix-Rouge internationale, et combien il désirait voir l'autorité du Comité international de la Croix-Rouge maintenue dans son intégralité.

A Montevideo, j'ai été plusieurs fois reçue dans le bureau, modeste et intime, de M. et M^{me} de Segarra ; M^{me} Aurelia Ramos de Segarra, digne présidente de la Croix-Rouge uruguayenne, conserve des reliques vieilles de 30 ans de ses premières relations avec le Comité, et c'est un plaisir pour une citoyenne genevoise de trouver dans ce pays d'au delà des mers, tant de souvenirs intimes se rapportant au vieux comité de Genève. J'ai eu le privilège d'avoir de longues et intéressantes conversations avec M. de Segarra, qui se dévoue entièrement à l'œuvre de la Croix-Rouge, et qui la connaît admirablement sous tous ses aspects. La Croix-Rouge uruguayenne consacre actuellement ses efforts à la formation d'infirmières visiteuses et a fait adopter à la conférence de Buenos-Aires un plan de sauvetage des navires en péril¹, qui est par excellence dans l'esprit des œuvres de la Croix-Rouge. Le dernier souvenir que j'ai du charmant petit

¹ Voy. *Bulletin international*, février 1924, p. 145.

Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud.

bureau de la Calle Colon à Montevideo, où j'étais venue prendre congé à mon départ, est la vision de tables couvertes de papiers épars et l'activité intense de toute la famille Segarra, qui avait été mise à contribution pour entamer une campagne imminente de recrutement de membres.

Après avoir passé presque trois mois à faire la navette entre l'Uruguay et l'Argentine, visitant les institutions d'enfants et tâchant d'atteindre les personnalités pouvant constituer les comités nationaux affiliés à l'Union internationale de secours aux enfants, forcée malheureusement de renoncer à une visite au Paraguay où je n'avais pu aller en janvier comme je l'eusse désiré, les membres de la Croix-Rouge étant dispersés à cette époque, je partis le 8 avril de Buenos-Aires, l'automne bien avancé, quittant avec regret mes amis Bunge-Andreae chez lesquels j'avais trouvé, depuis plus de quatre mois, l'hospitalité la plus chaleureuse et le réconfort d'un intérieur d'amis. Il suffit de 24 heures de rapide pour traverser les vastes pampas argentines où les troupeaux de bétail succèdent aux troupeaux, sauvages ceux-ci, d'autruches. A Mendoza, on est au pied des Andes ; de là le train monte toute une journée à travers des vallées arides, mais belles pour ceux qui aiment la couleur du soleil sur le rocher abrupt et coloré et l'aspect sauvage des montagnes ; celles-ci s'entassent en chaos jusqu'à l'Acconcagua dont le sommet atteint 6,970 mètres, et non loin duquel passe la ligne du chemin de fer qui s'élève à un col de plus de 2,000 mètres pour redescendre sur le versant chilien des Andes. L'arrivée au Chili est un émerveillement constant, et les superbes raisins qu'on vous offre dans de petites gares jonchées de tables débordantes de fruits, par le clair soleil du matin d'un début d'automne très doux (nous sommes au 10 avril), sont irrésistibles.

Les trois semaines passées à Santiago me restent comme un des points lumineux de mon voyage ; jamais je n'oublierai l'accueil sympathique et cordial que j'ai reçu dans cette charmante ville, ni l'impression de forte vitalité que vous donne ce peuple. Il est entendu que je ne parle pas des œuvres de protection de l'enfance, je ne veux donc que nommer les admirables « gota

Suzanne Ferrière.

de leche » et diverses institutions connexes, dont M. Valdès Valdès, le grand bienfaiteur chilien des enfants, a su, avec une science de technicien, réaliser pratiquement, dans les plus petits détails, le plan grandiose conçu par son esprit vaste et audacieux. Je voudrais seulement parler de la Croix-Rouge chilienne, et dire la grande sympathie que j'éprouve pour le travail de cette Croix-Rouge, pour l'ardeur avec laquelle elle répand la bonne semence. Quand j'arrivai à Santiago, les journaux étaient pleins d'articles de propagande pour la semaine de recrutement qui devait avoir lieu à la fin de mai, propagande dirigée avec une habileté digne des yankees par le très distingué secrétaire général de la Croix-Rouge, le Dr Pedro Ferrer, dont j'avais déjà eu le plaisir de faire la connaissance lors du congrès de Buenos-Aires, et qui se consacre avec un dévouement aussi admirable que désintéressé, malgré ses occupations de médecin, à l'œuvre de la Croix-Rouge. C'est naturellement lui, comme secrétaire général, qui est toujours sur la brèche. Je garde un souvenir très ému de l'accueil que m'ont réservé M. de Martinez, alors président de la Croix-Rouge, et M^{me} Prieto de Martinez ; j'allai passer dans leur charmante « quinta », près de la ville, de belles journées d'automne qui se prolongeaient parfois jusqu'au lendemain matin, tant nous avions de choses à nous dire, remuant les problèmes de la Croix-Rouge et surtout construisant ensemble le plan d'action du comité chilien qui devait s'affilier à l'Union internationale de secours aux enfants. J'ai également rencontré un accueil très aimable et chaleureux auprès de M. Antonio Huneeus, président actuel de la Croix-Rouge chilienne, et, chez l'un comme chez l'autre, j'ai trouvé l'attachement le plus décidé pour la grande œuvre de la Croix-Rouge, ainsi que pour le Comité international et les principes qu'il représente. J'ai été heureuse aussi de revoir une autre bonne connaissance de Buenos-Aires, le Dr Manuel Torres Boonen, qui avait présidé, comme délégué chilien, la 1^{re} section de la conférence de Buenos-Aires.

J'ai été reçue, dès mon arrivée à Santiago, en séance spéciale du Conseil général de la Croix-Rouge chilienne, où j'ai eu l'occasion d'apporter les salutations et la sympathie du Comité

Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud.

international de la Croix-Rouge et d'exposer l'objet de ma visite. J'ai également eu l'occasion de le faire au comité des dames de la Croix-Rouge, car en Amérique du Sud, les comités mixtes ne sont pas encore très fréquents, et le conseil suprême des Croix-Rouges est presque toujours composé d'hommes, médecins et diplomates pour la plupart, et se double d'un comité de dames qui, dans plusieurs pays, est celui qui réalise l'œuvre pratique, telle que le fonctionnement des dispensaires, des écoles d'infirmières, quelquefois des consultations de nourrissons.

La proposition que j'apportai a été accueillie avec un réel désir d'y donner suite, et un tel sérieux, qu'avant même que j'eusse quitté Santiago, la décision formelle avait été prise de demander l'affiliation de la Croix-Rouge chilienne à l'Union internationale de secours aux enfants en adressant une requête directe à Genève. C'était la première fois, depuis le début de mon voyage, que la mission dont j'étais chargée aboutissait immédiatement. Et j'étais heureuse de voir que c'était la Croix-Rouge elle-même qui s'affiliait à l'Union. Car si c'est comme secrétaire de l'Union internationale de secours aux enfants que je faisais ce voyage, ma qualité de délégué du Comité international de la Croix-Rouge, m'ouvrant si complètement les portes des Croix-Rouges nationales, me donnait l'occasion de faire comprendre à celles-ci combien le Comité international de la Croix-Rouge, en accordant le titre de déléguée à la secrétaire de l'Union, suivait de près et activement cette œuvre de secours et de protection à l'enfance, qui fait partie, par excellence, du programme de reconstruction et de paix.

J'aurais voulu encore dire deux mots de l'hospitalité de tant d'autres charmantes personnes, et mentionner tout au moins la séduction de cette ravissante ville de Santiago, avec sa place d'armes, au joli style colonial, son Alameda, ses cerros Santa Lucia et San Christobal, mais cela m'entraînerait trop loin. Grâce à mes amis chiliens, je donnai, le 1^{er} mai, une petite conférence sur l'œuvre de l'Union internationale de secours aux enfants au club des dames, et le lendemain je me mettais en route, ayant comme but de voyage La Paz, en Bolivie.

Suzanne Ferrière.

M'embarquant à Valparaiso, j'eus l'occasion, pendant les 24 heures que j'avais à passer dans cette ville, de visiter plusieurs centres de protection infantile grâce à l'obligeance du Dr Grossi, secrétaire général de la Croix-Rouge chilienne de Valparaiso. Trois jours après, je débarquai à Antofagasta où je devais prendre le train qui mène à La Paz ; il y arrive après une traversée de 48 heures dans un désert, qui monte insensiblement jusqu'à plus de 4,000 mètres, pour redescendre sur le grand plateau bolivien, d'où l'oasis qu'est La Paz se découvre brusquement au fond d'un cañon et d'où l'on se demande avec angoisse par quels sortilèges le chemin de fer pourra dégringoler ces falaises escarpées, pour tomber dans cette jolie petite ville riante.

A La Paz, j'ai été accueillie à la gare par le secrétaire du ministre des Affaires étrangères et une délégation de dames de la Croix-Rouge. La présidente de la Croix-Rouge, car ici la Croix-Rouge n'est composée que d'un comité féminin, est M^{me} Julia de Saavedra, femme du président de la République de la Bolivie. Elle s'est entourée de collaboratrices, pour la plupart aussi femmes ou parentes des membres du gouvernement, ce qui évidemment assure à la Croix-Rouge tout l'appui officiel qu'elle désire. J'ai été reçue très cordialement en séance plénière de la Croix-Rouge au palais du gouvernement, et ces dames ont bien voulu me conférer le titre de membre honoraire de la Croix-Rouge bolivienne, ce dont je me suis sentie très fière. J'ai été très heureuse également d'apprendre à connaître le Dr Juan Balcazar, le dévoué directeur général de la Croix-Rouge ; nous nous sommes longuement entretenus des problèmes Croix-Rouge, et c'était une joie pour moi de savoir les intérêts de la Croix-Rouge entre de si bonnes mains, car évidemment étant le seul collaborateur homme du comité, c'est sur lui que retombe une bonne partie du travail. Je voudrais mentionner encore la reconnaissance que j'éprouve pour l'hospitalité si cordiale que j'ai trouvée auprès du ministre britannique et de sa femme, Mrs O'Reilly, qui ont bien voulu m'héberger pendant tout mon séjour. En compagnie de Mrs O'Reilly et du consul britannique, et grâce à l'obligeance du ministre des Finances qui voulut

Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud.

bien mettre à ma disposition un « autocarril », wagonnet à moteur, j'eus le privilège de faire un superbe trajet sur une voie de chemin de fer en construction qui doit relier plus tard la Bolivie avec les grandes plaines du Brésil. L'ingénieur en chef de la ligne, M. Aramayo, nous accompagnait aimablement, et c'est un souvenir curieux que cette journée passée dans le haut plateau des Andes, la montée de cette ligne de chemin de fer, d'une hardiesse admirable, qui, après avoir passé un col aride de 4,750 mètres, arrive presque au pied des glaciers et de là, en quelques heures, descend au fond d'une vallée où pousse, dans une atmosphère humide, l'exubérante végétation tropicale. Un bout de chemin, le dernier, se fit à dos de mulet, et ce fut mon premier contact intime avec cette grande et sauvage nature des Andes, si farouche, et un peu effrayante.

Il m'en coûta aussi de quitter La Paz, comme toutes les autres villes, je m'étais déjà attachée à cette jolie ville tout en creux et en bosses, pleine de troupeaux de lamas, où les petites rues grimpent et dégringolent, toutes chatoyantes des couleurs éclatantes des vêtements des Indiens, qui forment la très grosse majorité des passants ; les hommes avec leur bonnet de laine pointu ou orange, leur puncho, les femmes en haut de forme de paille blanche, avec des jupes bleues, vertes ou rouges, larges comme des crinolines, et le bébé dans le dos attaché dans un carré d'étoffe aux dessins curieux.

De La Paz, j'allai à Lima ; devant m'embarquer à Mollendo, je ne pus résister à la tentation de consacrer quatre ou cinq jours à faire le détour par Cuzco, cette capitale des Incas, si riche de souvenirs d'avant la conquête.

Du lac Titicaca, d'où émerge l'île où était le temple d'or du soleil et celle où était le temple d'argent de la lune, et même de Guaqui, où l'on voit encore les ruines du fameux temple de Tiahuanaco, jusque bien au delà de Cuzco, la ville sainte, presque chaque pli de terrain a une histoire, se rattachant à cette extraordinaire et romanesque épopée de la lutte des conquistadores contre les Indiens. Les ruines de murs cyclopéens, la fameuse pierre aux douze angles, les vestiges de terrasses d'agriculture

Suzanne Ferrière.

qui sont peut-être bien celles d'une forteresse géante, à Ollantaytambu, à cinq heures de Cuzco, sont autant d'énigmes peut-être préhistoriques, en tous cas passionnantes. Mais il me fallait continuer ma route. Revenue sur les rives du lac Titicaca, je m'acheminai dans la direction de la mer, viâ Arequipa, cette ville où il ne pleut jamais, et où cependant l'air est si pur que les incendies, dit-on, ne s'y propagent pas. Cette ligne de chemin de fer est une des plus belles que j'ai vues ; elle descend sans crémaillère, sans tunnel et sans pont, mais par des contours innombrables d'un col de 4,700 mètres au bord de la mer, en 12 heures seulement, — avec une nuit à Arequipa, — à travers le panorama immense, aride, sablonneux et éblouissant de lumière de la chaîne côtière des Andes.

A Mollendo, c'est de nouveau la chaleur, les fruits tropicaux. Quatre jours après, j'arrivai à Lima. Je n'avais pas averti du jour de mon arrivée, aussi la barque que faisait envoyer depuis quelques jours à chaque bateau le D^r Sosa, président de la Croix-Rouge, ne m'avait-elle pas trouvée ; mais je me rendis chez lui dès mon arrivée. L'accueil que me fit cet homme distingué, ancien ministre, avec toute la finesse et la bienveillance d'un vieux diplomate, est un des souvenirs charmants de mon voyage. Il n'épargna aucune peine, me conduisit lui-même auprès des personnalités qu'il jugeait devoir s'intéresser à ma mission. Il m'invita à exposer l'activité de l'Union à une séance spéciale de la Croix-Rouge où j'eus le plaisir de m'entendre rappeler que la Croix-Rouge du Pérou était la première Croix-Rouge reconnue en Amérique. De ce fait, les rapports entre Lima et Genève ont toujours été particulièrement cordiaux. Le D^r Sosa mit la Croix-Rouge, non seulement en paroles mais de fait, au service de la réussite de ma mission et réunit chez lui, en l'honneur de la déléguée de l'Union internationale de secours aux enfants, à deux reprises, autour d'un somptueux buffet, toutes les personnalités dirigeantes d'œuvres de protection de l'enfance de Lima. J'eus grand plaisir à faire également la connaissance de ses deux charmantes filles, qui me firent les honneurs de Lima, m'initiant aux trésors de souvenirs et de traditions péruviennes

Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud.

de l'époque des Incas et des premiers temps de la colonie, souvenirs et traditions si chers aux Péruviens et qui font de Lima incontestablement le centre historique de la culture dans l'Amérique du Sud.

Le D^r Sosa me ménagea également une entrevue avec le président de la République, M. Leguía, qui eut les paroles les plus aimables pour l'objet de ma mission. Le Comité de la Croix-Rouge péruvienne, composé en grande partie d'anciens diplomates, n'a pas actuellement d'activités bien définies, autres que celles pour lesquelles on fait appel à lui. Mais je fus témoin de la rapidité avec laquelle il entre en action, lors des inondations de Callao qui eurent lieu pendant mon séjour et qui laissèrent sans abri quelques milliers de personnes. La Croix-Rouge envoya immédiatement du matériel de literie qui permit aux sinistrés de camper provisoirement dans les salles publiques ; certains intérieurs de cinémas me rappelaient la vue si pittoresque et si pitoyable à la fois des théâtres d'Athènes hébergeant les réfugiés grecs.

Je laissai à Lima un comité provisoire, qui, confié aux soins de la Croix-Rouge, ne manquera sûrement pas de s'organiser définitivement dans un temps rapproché.

De Lima, je m'embarquai pour l'Equateur. De nouveau quelques jours de traversée, et je n'étais pas arrivée dans la Guaya que j'eus déjà un avant-goût de la réception tout à fait grandiose que je devais recevoir dans ce beau pays, par un radio de M. Robalino Davila, président de la Croix-Rouge équatorienne, me souhaitant la bienvenue sur le territoire de l'Equateur. J'hésite avant de me lancer dans l'énumération de toutes les attentions dont fut l'objet la déléguée du Comité international de la Croix-Rouge, car il ne fait pas de doute que c'est la déléguée du Comité international qu'on fêtait avec cette chaleur. La Croix-Rouge équatorienne était en effet en plein essor ; sa semaine de recrutement de membres, grâce à l'énergie de ses dirigeants, avait eu un résultat très beau, et porter un bouton de la Croix-Rouge était une distinction très recherchée. Il serait trop long d'énumérer ces manifestations de sympathie, non point que je

Suzanne Ferrière.

craigne d'en oublier le nombre, chacune d'elles m'étant restée gravée dans la mémoire et dans le cœur. Je me bornerai donc à mentionner celles qui me vinrent de la Croix-Rouge. La Croix-Rouge de Guayaquil, et spécialement son secrétaire général, le Dr Carlos Coello, me mit aimablement en rapports avec les principales œuvres de protection de l'enfance à Guayaquil. J'y passai deux journées bien remplies, très intéressantes et même très émouvantes : je ne puis pas ne pas citer, en effet, le geste si touchant de plusieurs classes d'écoles, membres de la Croix-Rouge de la jeunesse qui me remirent le produit d'une collecte faite parmi les élèves en faveur de leurs petits camarades allemands qu'ils savaient avoir faim. Mais je ne pouvais m'attarder comme je l'eusse voulu, le but de mon voyage à l'Équateur étant Quito et sachant d'ailleurs que j'aurais encore quelques jours à passer aux bords de la Guaya avant de me remettre en mer. Il faut deux jours pour aller de Guayaquil à Quito ; il y a quelques années à peine, il en fallait une dizaine, le trajet se faisant en omnibus ou à dos de mulet. Je regrettais presque les bienfaits de la civilisation tant j'aurais voulu prendre contact avec ce pays comme on ne peut le faire qu'en voyageant à cheval. Le parcours de deux jours (on ne voyage pas la nuit) est un des plus beaux qu'on puisse faire. D'abord les cultures tropicales, puis la nature devient inculte dans toute sa splendeur équatoriale, au fur et à mesure que le train monte par des vallées toujours plus élevées et toujours plus sauvages et nues, et lorsque le soir on croit avoir atteint la région du rocher et des neiges éternelles, voilà que s'étend à vos yeux la vallée la plus riante, la plus fertile et douce qu'on puisse imaginer avec toutes les cultures et les arbres fruitiers des climats tempérés. On passe la nuit à Rio Bamba ; quelle ne fut pas ma surprise de voir arriver dans le train une délégation composée de notabilités du pays qui venaient souhaiter la bienvenue à la déléguée du Comité international de la Croix-Rouge. Il n'y avait pas encore de Comité de Croix Rouge à Rio Bamba, mais il était en formation, et j'ai bien vu à la chaude cordialité de mes hôtes, — car j'étais leur hôte — que la Croix-Rouge était très populaire. Le lendemain matin

Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud.

à 6 heures, on me reconduisait à la gare avec la moisson de fleurs que j'avais trouvées dans ma chambre à l'arrivée, et je n'avais qu'un regret, c'était de ne pouvoir rester plus longtemps dans cette jolie ville, au milieu de ces charmantes gens. La deuxième journée de train est aussi belle que la première, et si l'on pense à la rude grimpée dans les régions escarpées de la veille, on a l'impression d'être entré dans une vallée surnaturelle qui plane au dessus du monde, vallée que surplombe dans le lointain les grands volcans connus, le Chimborazo, le Tungurahua, toujours en activité et dont la couronne de neige ne fond pas même lorsqu'ils crachent de la lave. Le train s'arrête à Ambato, ce verger de l'Equateur ; là aussi, je reçus la visite d'une délégation du Comité local de la Croix-Rouge qui désirait saluer la déléguée venue de Genève. De là également, j'emportai des pensées de gratitude, des gerbes de fleurs, et arrivai le soir à Quito où m'attendait l'accueil le plus chaleureux que j'eusse encore rencontré. Je garde un souvenir inoubliable des dix jours passés à Quito, mais, pour ne pas allonger, je me bornerai à dire la reconnaissance émue que je ressens pour tous ceux qui m'ont fait fête, en tout premier lieu à M. et M^{me} Robalino, puis à M^{me} Guadalupe Larrea de Fernandez Salvator, présidente du comité de dames de la Croix-Rouge ainsi qu'à plusieurs autres dames de la Société de Quito. Grâce à l'intelligent enthousiasme du président de la Croix-Rouge, celle-ci a une popularité qui s'étend à toutes les classes de la société. Elle est certainement destinée à prendre un essor considérable, aussi bien dans le domaine particulier de l'hygiène que dans celui de la lutte en général contre la souffrance. Je pus admirer l'activité efficace qu'avait déployée la Croix-Rouge pour reconstruire rapidement avec une conception d'hygiène supérieure, les maisons détruites par le dernier tremblement de terre de Machachi. On me présenta aussi la photographie d'une belle voiture d'ambulance achetée avec le produit d'une fête de charité et qui allait rendre de précieux services.

Ce fut grâce à la Croix-Rouge que se constitua, dans une réunion solennelle à la mairie de Quito, où j'eus l'occasion

Suzanne Ferrière.

d'exposer l'œuvre de l'Union internationale de secours aux enfants, le comité équatorien de secours aux enfants, qui s'affilia à l'Union. Ce comité élut comme président le Dr Isidro Ayora, président du Conseil de la ville de Quito, et un des collaborateurs les plus zélés de la Croix-Rouge, et, comme présidente, M^{me} Guadelupe Larrea, présidente du Comité de dames de la Croix-Rouge. Et cela m'est une preuve de la sympathie très réelle de la Croix-Rouge équatorienne pour la mission que je venais remplir dans ce beau pays. Là, plus que jamais, j'aurais voulu rester, voir encore une fois la douce vallée du Chillo, m'imprégner de cette nature de printemps éternel où la température, en dépit des 2800 mètres d'altitude, ne varie jamais au delà ou en deça de 20 à 25° et où les fleurs s'épanouissent toute l'année, admirer encore le style si pur des vieilles églises jésuites de la colonie, les plus intéressantes que j'ai rencontrées en Amérique.

Mais il fallait repartir. Je passai encore trois jours à Guayaquil, où M^{me} Darquea de Saenz de Tejada, présidente de la Sociedad Belen del Huerfano, m'offrit une belle réception et où j'eus l'occasion de goûter à la vie tropicale en prenant part à une chasse aux caïmans. Puis je quittai cette ville aux maisons de bois imitant le marbre, et aux rues jonchées, aux abords du quai, de monceaux de grains de cacao qui sèchent. Prenant de nouveau le bateau, j'arrivai au bout de quelques jours à Buenaventura, port colombien, d'où je devais me diriger sur Bogota, capitale de la Colombie. Ce voyage, d'une capitale à l'autre de deux pays qui sont voisins, me prit 17 jours. J'eus vraiment cette fois l'occasion de prendre contact avec cette nature andine inhospitalière, mais splendide, où l'on ne pénètre pas sans efforts, mais à laquelle on s'attache avec presque un sentiment d'effroi et où l'on reste confondu de l'audace des premiers conquistadores. Il n'y a pas de ligne de chemin de fer encore qui aille jusqu'à Bogota. J'eus de Sarzal à Ibagué à traverser la chaîne centrale des Andes à dos de mulet (3 à 5 jours, selon le temps). Sarzal est le point extrême de la fameuse vallée du Cauca que les Colombiens appellent « la vallée » tout court et qui a, à juste titre, la réputation d'être une des plus belles au monde. On la quitte pour s'en-

Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud.

foncer dans le massif de la chaîne centrale des Andes. Je partis avec mon guide, une mule pour moi, un âne pour mon bagage. Si la traversée des Andes fut rude, je ne puis m'en prendre qu'à moi, car on m'avait loyalement avertie que des pluies récentes avaient rendu les chemins impraticables. Mais je ne regrette pas de ne pas m'être laissée arrêter. Cela me donna l'occasion d'admirer non seulement la nature, les arbres géants, les lianes envahissantes, les beaux papillons aux couleurs vives et les oiseaux au plumage étincelant, mais aussi l'habileté et la sûreté de pied de ces braves mules qui traversent les brouillards profonds au milieu des ronces et des rochers, qui franchissent les rivières à gué ou à la nage, qui grimpent le long de rochers où, à pied, il faudrait s'aider des mains pour se hisser, elles marchent leurs 12 heures par jour, par le soleil brûlant des tropiques, par la pluie et le brouillard, par l'orage. J'admiraient plus encore le péon (muletier), qui faisait ce même trajet à pied, presque tout le temps au pas de course, traversant les endroits périlleux je ne sais par quel miracle d'équilibre dû à la légèreté de ses pieds nus. Mon voyage dura trois jours et demi, mais je résiste à la tentation d'en évoquer les péripéties.

A Ibagué, je retrouverai un train, et ce signe de civilisation après ces trois jours dans les Andes, paraît un luxe extraordinaire, mais, je dois dire, apprécié. Enfin, après deux journées encore de chemin de fer, j'atteignis le nid d'aigles andin qu'est cette belle ville de Santa Fé de Bogota à 2,600 m. On ne peut en croire ses yeux, quand on se souvient par où on a passé pour y arriver, de voir une grande ville moderne, de belles maisons, des rues pavées, des autos et des trams, et surtout l'atmosphère intellectuelle d'un milieu très cultivé. Là aussi, je fus reçue très aimablement par la Croix-Rouge qui, par décision prise dans une séance précédant mon arrivée, avait bien voulu me déclarer hôte d'honneur de la Croix-Rouge colombienne. Cette Croix-Rouge a dernièrement pris un essor très marqué, et sa campagne de recrutement de membres avait rendu le signe de la Croix-Rouge très populaire dans tout le pays.

Je visitai avec un grand intérêt ses centres d'hygiène pour

Suzanne Ferrière.

adultes et enfants, qui en étaient encore au stage de l'organisation et je fus heureuse de trouver là une infirmière de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, M^{me} Ledoux, admirablement compétente, et dont les conseils seront sans doute très précieux aux membres de la Croix-Rouge colombienne dans le programme d'action que celle-ci cherche à réaliser.

Après avoir visité presque toutes les œuvres de protection de l'enfance, qui sont très nombreuses, et avoir eu le plaisir de voir se constituer un comité désirant travailler selon les principes de l'Union, je me remis en route. Le but de mon voyage était cette fois Panama. Il me fallait, pour arriver à la côte, descendre la Magdalena. Je pris à Girardo, à une journée de train de Bogota, un de ces bateaux à vapeur, tout plat, se chauffant au bois, qui descendent les voyageurs en six jours, lorsque la chance est favorable, jusqu'à la mer. Et la chance me fut favorable ; deux fois seulement le bateau se prit dans un de ces bancs de sable, que les pilotes même les plus habiles ne peuvent toujours éviter, et quelques heures suffirent pour nous tirer d'affaire ; d'autres bateaux moins fortunés restent parfois plusieurs jours sans pouvoir se dégager et il arrive souvent que la montée de la Magdalena nécessite plusieurs semaines. J'avoue que je n'eusse pas regretté un incident de ce genre tant j'étais séduite par le paysage du large fleuve charriant des débris d'arbres et serpentant au sein même de la forêt vierge.

A Panama, j'eus le plaisir de faire la connaissance de M^{lle} Enriqueta Moralès, fille du ministre des Affaires étrangères et directrice de la Croix-Rouge de Panama, Croix-Rouge présidée par M^{lle} Garay, mais dont M^{lle} Moralès dirige toute l'activité pratique. Elle s'y consacre entièrement et, avec la collaboration de 2 ou 3 infirmières visiteuses et d'un docteur, membre de la Croix-Rouge, dirige une consultation de nourrissons, goutte de lait, dont le travail est si efficace que le taux de la mortalité infantile est tombé de presque 50% depuis que ce service existe ; un enregistrement très consciencieux dans les dossiers de la Croix-Rouge de tout nouveau-né inscrit à l'état-civil, permet de suivre ces enfants et un système ingénieux de visites faites à propos assure

Les Croix-Rouges de l'Amérique du Sud.

à chaque mère nécessiteuse le bénéfice des avantages de la consultation de nourrissons de la Croix-Rouge. Un jour, ce sont les enfants qui viennent à la Croix-Rouge, le lendemain ce sont les vieillards qui trouvent là la même assistance, sous forme de distribution de paquets de vivres, quelques paroles encourageantes, et un cœur chaleureux toujours prêt à écouter leurs petites doléances. Mais cette activité ne suffit pas à M^{lle} Moralès ; pendant les quelques jours passés à Panama, je pus voir qu'elle est appelée à donner son avis et à intervenir constamment, qu'il s'agisse d'enfants ramenés par la police après s'être enfuis de l'orphelinat et qu'on ne veut pas y reprendre, ou d'un petit nègre arrêté en flagrant délit de vol grave, écroué au pénitencier des femmes et qu'il faut placer quelque part ; et bien d'autres cas de ce genre. Bien qu'elle soit encore toute jeune, elle est vraiment la mère des enfants à Panama.

La Croix-Rouge du Panama n'est pas seulement une œuvre d'assistance aux enfants et aux vieillards ; à la moindre crise internationale, elle est la première à appeler à la rescousse toutes les énergies bienfaisantes des non-combattants et a su, en quelques heures, lors d'un conflit diplomatique avec Costa-Rica, mobiliser tout ce que Panama contenait de bonne volonté pour organiser un service d'ambulance. Je quittai Panama à la fin d'août, enchantée de cette ravissante ville si soignée, si progressive à tous points de vue, et complètement assainie depuis l'ouverture du canal, pour me rendre à ma dernière étape, au Vénézuéla.

Je débarquai à la Guayra. En deux heures d'automobile, par une superbe route qui est en train d'être asphaltée sur toute sa longueur et d'où la vue sur la mer est incomparable, j'arrivai, en passant un col à 900 mètres, dans la belle ville qu'est Caracas. Je ne pourrais dire assez l'accueil que me fit, là aussi, la Croix-Rouge, et en particulier, son président actuel, si affable et si cordial, le D^r Ochoa. J'eus le privilège également de faire la connaissance de ses deux présidents antérieurs, le D^r David Ricardo et le D^r F. A. Risquez. On m'offrit un beau banquet, réunissant tous les membres de la Croix-Rouge, et je fus ensuite reçue en

Suzanne Ferrière.

séance spéciale, d'abord de la Croix-Rouge vénézuélienne, puis de la Croix-Rouge de la jeunesse à laquelle se dévoue avec beaucoup de compétence M. M. A. Granados. Je garde un souvenir ému des quantités de fleurs dont j'ai été comblée et des nombreux discours des grands et des petits ; tous témoignaient d'un attachement profond aux idées de la Croix-Rouge et d'une grande bonne volonté à en remplir le programme dans la lettre et dans l'esprit. Là aussi, ce fut la Croix-Rouge qui se chargea de donner corps à la proposition que je venais apporter, en collaboration avec les œuvres de protection de l'enfance que je visitais.

C'est avec un immense regret que je quittai, après 10 mois de voyage, non seulement Caracas, dont le peu que j'avais vu me donnait bien envie d'y rester davantage et de connaître mieux le charme âpre des grandes terres sauvages du Venezuela, mais mon regret s'étend également à tout cet immense continent où j'avais trouvé partout tant de bienveillance, de cordialité d'enthousiasme pour le message que je venais apporter ; tous ces pays que j'avais vus débordant de la vitalité d'une race jeune, animée d'idées généreuses, d'amour du progrès, désireuse de garder un contact de plus en plus étroit et effectif avec la vieille Europe. Car si les pays de l'Amérique latine ne se sont pas fait faute jusqu'ici de venir chercher en Europe ce que celle-ci pouvait leur donner, ils peuvent, à leur tour, lui apporter tout le trésor non seulement de leur ardeur et de leur bonne volonté, de leur finesse et de leur intelligence, mais aussi celui de l'expérience très complète de leurs hommes de science. Et je voudrais mentionner pour terminer, tout l'espoir que je fonde sur les femmes de l'Amérique latine. J'ai la persuasion que lorsqu'elles auront pris plus généralement conscience de leur valeur, elles seront non seulement appelées à jouer un rôle primordial et bienfaisant dans les œuvres sociales de leur pays, mais que leur influence rayonnera bien au delà.